

A NOS LECTEURS.

La modestie de notre rédacteur nous autorise à faire grâce à notre clientèle d'une *présentation officielle* de sa digne mais humble personne. Nous en profitons pour présenter, de suite, nos généreux collaborateurs, parmi lesquels on reconnaîtra nos meilleurs plumes canadiennes, et nos nombreux annonceurs pour lesquels nous sollicitons le bienveillant encouragement qu'ils nous ont eux-mêmes donné.

Nous n'avons pas de programme à donner, notre journal parle de lui-même, et sa lecture en fait connaître le but.

Nous voulons amuser nos lecteurs et les renseigner sur les meilleures adresses des meilleurs marchands et industriels en tous genres. Nous espérons que le public nous aidera à réaliser une partie de nos désirs et toutes les espérances de nos annonceurs.

Dans tous les cas, et adviene que pourra, nous nous considérons déjà payé d'une moitié de notre travail, par le plaisir que nous éprouvons d'être les premiers à souhaiter à tous nos compatriotes : *une belle, bonne et heureuse année pour 1887 !*

LES FÊTES.

Le temps des fêtes approche.

C'est le temps le plus gai de l'année pour tous les âges, tous les caractères. Les enfants sont dans la jubilation, car pour eux, c'est la saison des présents, des étrennes.

Pauvres enfants, jouissez des plaisirs innocents de votre âge, laissez battre vos cœurs, caressez vos illusions et vos rêves dorés. Ne demandez pas de vieillir, assez tôt, hélas ! viendront les ennuis et les désenchantements de la réalité. Chantez, sautez, dansez, comme dit la chanson, fendez l'air de vos cris de joie, et ne devenez pas vieux avant le temps, car combien vous donneriez plus tard pour revenir au printemps de la vie ! Vous ne connaissez pas encore les cruautés de la vie. Vous ne savez pas où vous mènent ces douces illusions de votre âge, ne cherchez pas à le savoir. Regardez ceux qui ont parcouru une bonne partie du chemin de leur vie, regardez les rides de leur front, voyez comme les soucis, les déboires et les préoccupations de la vie, les deuils de la mort, le souvenir d'être aimés qui ne sont plus, jettent sur leur âme un voile de tristesse.

Après l'enfant, c'est l'homme religieux qui voit approcher avec le plus de contentement le temps des fêtes, car elles lui apportent des souvenirs, des impressions et des contentements plus désirables que les joies bruyantes

du monde. Il puise dans la méditation des sublimes mystères que l'Eglise célèbre en ces jours glorieux, les forces dont il a besoin pour supporter les ennuis et les misères de ce pauvre monde, pour remplir ses devoirs envers Dieu et la société.

Ce Dieu, fils d'ouvrier, ouvrier lui-même, qui se condamne volontairement à toutes les infirmités et les souffrances de l'humanité pour la sauver, offre le spectacle le plus grand, le plus touchant et le plus sublime que l'imagination la plus extraordinaire puisse inventer.

Quelle leçon d'humilité, de dévouement et de charité ! Quelle consolation pour le pauvre, pour l'ouvrier !

Pauvre humanité si misérable, si dégradée, il ne fallait pas moins que cela pour la relever et lui rendre sa propre estime ! Et plus le monde progressera, plus on comprendra la nécessité de marcher dans la voie tracée par le Christ. Là seulement on trouvera la solution des problèmes inquiétants que soulève l'activité humaine. Ah ! la société dans le monde entier ne serait pas tant bouleversée, les classes pauvres n'auraient pas besoin de tant s'agiter si les préceptes et les exemples du Christ étaient plus suivis. On ne verrait pas le riche mourir de gourmandise à côté du pauvre qui meurt de faim. La terre ne serait pas comme un désert où le souffle de l'égoïsme brûle et détruit tout. Le riche serait plus charitable et le pauvre plus résigné.

Aux heureux de ce monde le Christ ne cesse d'adresser des reproches sur leur dureté et aux pauvres il prêche la patience. Les uns et les autres ont besoin de leçons et d'exemples pour faire leur devoir.

Dans un temps où les classes ouvrières deviennent si puissantes on peut deviner ce qui arrivera le jour où les enseignements du Christ n'auront plus d'empire sur elles.....

J'avais l'intention d'écrire quelque chose de gai et je m'aperçois que j'ai fait un sermon. Mais aussi dans ce pauvre monde les ris et les pleurs, les roses et les épines, les joies et les douleurs sont tellement mêlés, qu'on passe facilement d'un sentiment à l'autre.

Espérons que la nouvelle année ne nous apportera que de bonnes choses sans mélange, qu'elle ne ressemblera pas, sous ce rapport, à ses devancières. Tâchons de nous la rendre propice en la recevant avec la plus grande politesse. Nous lui demandons pas de nous accorder tout ce que nous désirons, car quelquefois ce qui nous arrive vaut mieux. Non, prions-la de nous apporter dans les plis de sa belle robe tout ce qui est nécessaire pour être heureux. Pas plus que cela.

L. O. DAVID.

**COLONISATION
LOTÉRIE.**

Un homme haut placé en France, écrivait dernièrement à M. le Curé Labelle : " la colonisation est la seule chose nécessaire au Canada." Cette parole est d'une grande justesse. Aussi entretenons-nous les plus vives sympathies pour M. le Curé Labelle, l'âme du mouvement colonisateur en ce pays. Nous applaudissons fortement à l'idée qu'il a eue d'établir une loterie pour se procurer les fonds nécessaires à l'œuvre des sociétés de colonisation. C'est à ce moyen que l'on a eu recours en France, ces années dernières, pour l'avancement de la colonisation en Algérie, dans la Tunisie et les autres colonies, en autorisant la Loterie Algérienne, la Loterie Tunisienne et la Loterie Coloniale.

Le but est grand : il s'agit de venir en aide aux sociétés de colonisation de la province de Québec ; d'ouvrir à la colonisation d'immenses territoires encore inoccupés et de procurer des établissements à des milliers de familles pauvres. Il s'agit de coloniser notre *back country*, de multiplier nos établissements dans le nord, tant dans la vallée du lac St-Jean que dans celles de l'Ottawa et du lac Témiscamingue. Créons cent, deux cents, trois cents établissements nouveaux, et la prospérité du pays en croîtra d'autant.

Mais qui veut la fin, veut les moyens. Pour faire de la colonisation sur une grande échelle, le moyen ordinaire des souscriptions individuelles était tout à fait insuffisant. Quoique s'est occupé de cette question en est depuis longtemps convaincu. Bien peu de personnes, en effet, éprouvent le désir, ou sont en position de verser des milliers de piastres, pour changer une forêt vierge en une paroisse florissante, et ce sont précisément des milliers et des milliers de piastres que demande une pareille œuvre pour être menée promptement à bonne fin.

C'est toujours chose difficile de persuader à un homme d'aller prendre possession de la forêt, sans autre secours que celui de ses bras et de son énergie. Puis, quand une, deux, trois ou quatre familles, au bout d'un certain temps, sont venues se joindre au premier colon, que l'on a fait des défrichements de quelque étendue, et mis les routes dans un état plus ou moins praticable, tout n'est pas dit. Il faut un moulin, il faut une école, une chapelle, etc., etc., toutes choses que ce petit groupe qui veut s'accroître et prospérer ne peut se procurer s'il ne reçoit un aide puissant du dehors.

Si cet aide lui fait défaut, qu'on y réfléchisse bien, la nouvelle colonie ne sera pas seulement lente à prospérer ; beaucoup qu'elle aurait pu attirer, dans des conditions plus séduisantes, prendront plutôt le chemin des manufactures et ne connaîtront jamais le bien-être, l'indépendance de la vie agricole. C'est donc faire œuvre de philanthropie, comme de saine politique, c'est donc témoigner que l'on possède non seulement un grand cœur, mais une intelligence éclairée qui sait se rendre compte de la solidarité des intérêts dans la société, que de travailler au progrès de la colonisation.

M. le curé Labelle compte sur le patriotisme de tout ses compatriotes, à quelque nationalité qu'ils appartiennent, pour l'aider dans cette grande œuvre.

Nous espérons que pas un de nos lecteurs ne manquera de répondre à l'appel du grand apôtre de la colonisation dans cette province.